



HAL
open science

Sur l'ouvrage co-dirigé par Marie-Linda Ortega et Sylvie Turc-Zinopoulos (dir.), De la violence et des femmes : Espagne, 1808-1918 – De la violencia y de las mujeres: España, 1808-1918, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2017. Collection Comparatisme et société, n°33.

Marie Salgues

► **To cite this version:**

Marie Salgues. Sur l'ouvrage co-dirigé par Marie-Linda Ortega et Sylvie Turc-Zinopoulos (dir.), De la violence et des femmes : Espagne, 1808-1918 – De la violencia y de las mujeres: España, 1808-1918, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2017. Collection Comparatisme et société, n°33.. Pandora : Revue d'études hispaniques, 2019, Nouvelles pratiques de la citation dans le monde hispanique et hispano-américain contemporain, 14/2018, pp.234-238. <hal-03862043>

HAL Id: hal-03862043

<https://hal.science/hal-03862043v1>

Submitted on 17 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Marie-Linda Ortega et Sylvie Turc-Zinopoulos (dir.), *De la violence et des femmes : Espagne, 1808-1918 — De la violencia y de las mujeres: España, 1808-1918*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2017, 229 p. Collection Comparatisme et Société, n° 33.

Cet ouvrage de 229 pages rassemble les contributions de 11 auteurs auxquelles s'ajoutent un avant-propos (rédigé par une des éditrices du volume et co-organisatrices du colloque dont il est issu) et une conclusion. Ces deux derniers textes sont offerts en bilingue au lecteur, tandis que les contributions, elles, alternent entre l'espagnol (pour six d'entre elles) et le français (cinq). Si, comme le rappelle Christine Bard, on sait depuis les travaux d'Olivier Dumoulin que la féminisation de la recherche est « une condition *sine qua non* pour faire émerger l'objet "femmes" »¹, constater que 12 des 13 plumes présentes ici sont féminines semble souligner que la question des femmes continue à être un sujet de recherche essentiellement féminin. D'aucuns y verraient la preuve qu'il a encore sa légitimité à démontrer, tant il est vrai qu'une sur-féminisation des domaines reste, de nos jours, le signe d'une dévalorisation. Ce simple fait dit assez l'urgence qu'il y a à continuer à travailler sur de semblables sujets, non seulement parfaitement pertinents en tant qu'objets d'histoire culturelle – comme c'est ici le cas – mais encore largement inexplorés et, dans ce sens, doublement intéressants. A l'inverse, le choix de lier violence et femme montre la consolidation définitive des études et le chemin parcouru depuis la parution, en 1997, d'un volume presque homonyme (*De la violence et des femmes*), salué alors comme une preuve de « maturité » du champ d'études « après un temps de silence de l'historiographie sur un sujet qui risquait d'entacher la cause des femmes »². Il sera toutefois, ici, un peu plus question de la violence infligée aux femmes que de celle dont elles seraient la cause, même si 3 articles s'intéressent à des femmes criminelles et 2 autres à l'usage d'une violence féminine – mais raisonnée et instrumentalisée pour faire avancer des droits qu'on leur refuse.

Centré sur l'Espagne et un long XIXe siècle, l'ouvrage décline l'étude de la violence et des femmes selon trois axes thématiques qui donnent leurs titres aux trois parties : « Violence des femmes en politique », « Usages de la violence féminine » et « Quand les femmes pensent la violence ». Ces différentes approches sont annoncées dans l'avant-propos (Marie-Linda Ortega, p. 9-31) qui retrace tout d'abord les lignes de force de l'histoire de la violence infligée aux corps féminins – puisque, les articles le montrent, c'est bien ce corps qui fait problème. Vient ensuite le rappel du stéréotype de « l'ange du foyer », censé conférer à la femme sa place définitive dans la société espagnole, avant que les changements qui jalonnent le XIXe siècle n'entraînent de fortes mutations dans l'ensemble de la société et ne poussent les femmes à sortir de la passivité dans laquelle on les avait confinées. Aux évidences et aux réponses toutes faites apportées par le stéréotype va se substituer une image beaucoup plus ambiguë de la femme qui, parce qu'elle ne se trouve plus où on l'attend, fait vaciller les convictions et déplace les lignes de partage. Les articles montrent bien comment la fin des certitudes concerne, plus généralement, une société contemporaine où la disparition des rigidités d'Ancien Régime ouvre la porte aux mutations, déplacements, renversements...

¹ C. Bard, « genre » dans C. Delporte, J.-Y. Mollier et J.-F. Sirinelli (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, PUF, 2010, p. 360-364. (p. 362 pour la citation).

² Selon le compte rendu que Mathilde Dubesset publiait dans la revue *Clio* (12/2000) de cet ouvrage de 1997, dirigé par Cécile Dauphin et Arlette Farge (Paris, Albin Michel). M. Dubesset, « Cécile DAUPHIN, Arlette FARGE (sous la dir. de) *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997, 201 p. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003, consulté le 12 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/clio/209>

Même si la question des études de genre, qui traverse ce volume, n'en est pas toujours l'axe central, c'est bien la déconstruction des représentations genrées qui est au cœur des bouleversements et des violences décrites au fil des pages. Certains contributeurs ont choisi d'interroger la violence depuis cet angle spécifique, en regardant comment les représentations genrées peuvent infléchir les comportements, pousser à choisir ou non la violence, imposer des représentations violentes en soi, ou impossibles à faire voler en éclats sans faire usage de la violence ; d'autres s'attachent à des personnages de femmes qui, bien qu'ils n'échappent pas aux stéréotypes de leur époque, forcément contraignants, sont également analysés à partir d'autres schémas de pensée, d'autres phénomènes culturels ou sociétaux, tout aussi structurants. Alors qu'être femme ne suppose pas forcément une violence différente, supplémentaire, le binôme femme-violence suscite toujours, au moins, des réactions différentes des spectateurs de cette violence, tant il est vrai qu'elle reste un signe essentiel de masculinité, de virilité. C'est donc aussi la question des représentations des femmes (de la femme politisée, de la femme criminelle, de la femme en train de conquérir ses droits et une certaine autonomie) et de la réception de ces représentations qui est analysée dans ce volume.

Les bornes chronologiques choisies (1808-1918) permettent de suivre l'évolution de la thématique jusqu'à ce qui correspond, en France, à la fin de la première vague du féminisme, la Première Guerre mondiale constituant un point crucial dans l'évolution des mentalités – y compris dans une Espagne restée à l'écart du conflit, mais pas de l'Europe. La première vague du féminisme est réputée pour être celle qui « se concentrait sur la sphère publique », avant que la deuxième ne vienne briser les tabous dans la sphère privée³. Or, c'est bien cette sphère publique qui nous intéresse ici, par le biais de l'espace de la politique, de la présence des femmes meurtrières dans le fait divers, dans le spectacle de la science (en pleine euphorie positiviste avec les progrès médicaux), ou comme correspondantes de guerre.

Marie-Angèle Orobon (p. 53-68) explore les avatars de la communarde (dont elle rappelle qu'elle est considérée, justement, comme le point d'entrée des femmes en politique) pour montrer la construction particulière de la figure de la « pétroleuse ». De la femme hommasse, parce qu'elle s'arroge un lieu et des actes réputés masculins, à l'allégorie positive, ce sont toutes les craintes espagnoles face à l'évolution des mœurs et les agitations politiques qui sont lisibles dans les représentations de ces pétroleuses, que l'imaginaire d'alors se réapproprie en leur faisant traverser les Pyrénées.

En retraçant les luttes des cigarières madrilènes lors de différents moments de violence, Gloria Espigado Tocino (p. 35-52) montre une autre réappropriation à l'œuvre : celle de la grève et de la révolte ouvrière masculine, qui, si elle n'accède au statut de lutte véritable que lorsque des hommes y participent, obtient des résultats et souligne la modernité du combat et des actions menées. Cette modernité et l'efficacité de leur lutte restent très largement des impensés de l'époque puisque dans deux romans – écrits par des femmes – qui placent les cigarières au premier plan de l'intrigue, l'idée que les femmes n'ont pas partie liée avec la politique reste prégnante.

Isabelle Mornat (p. 69-87) analyse la réception d'une autre femme politique : la suffragette anglaise qui, de la fin du XIXe au début du XXe, va incarner la violence féminine, l'inéluctable masculinisation de la femme impliquée en politique et sert de repoussoir afin de ne pas poser la question des droits des femmes.

Jordi Luengo López s'intéresse lui aussi aux représentations et à la réception quand il étudie des figures de domestiques criminelles et, plus particulièrement, à travers le traitement

³ C. Bard, « féminisme » dans C. Delporte, J.-Y. Mollier et J.-F. Sirinelli (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, PUF, 2010, p. 319-323. (p. 320 pour la citation).

journalistique qu'en fait une presse en plein essor. Sensationnalisme, utilisation ou détournement des théories lombrosiennes, jugements parallèles joués dans l'opinion publique et auxquels la justice se plie le plus souvent, fascination pour des femmes doublement inférieures, par leur classe sociale et leur sexe et, de ce fait, parfois héroïsées malgré leurs actes, ce sont tous les mécanismes nourrissant un plaisir de la lecture des atrocités que l'auteur donne ici à voir.

Marie Franco (p. 141-153), spécialiste du fait divers, rappelle d'ailleurs le poids qu'eut la presse dans la représentation de ce genre de crimes avant de montrer comment le succès et la longévité de la figure du Sacamantecas, tueur de femmes et d'enfants, permet, quand elle est récupérée et détournée, de métaphoriser de bout en bout l'histoire d'une mère maquerelle de Barcelone. Alors qu'elle est probablement à la tête d'un réseau de prostitution infantine, une autre façon d'exploiter « la chair fraîche » la rumeur la transforme en sacamantecas. Le XXe siècle avançant, la théorie du complot et la certitude de pans entiers de la vérité qui seraient cachés au citoyen lambda deviennent de nouveaux éléments à prendre en compte dans la réception de la lecture des médias.

C'est également aux femmes criminelles qu'est consacré l'ouvrage *Gotas de sangre* qu'étudie Isabel Clúa (p. 125-140). Elle montre très clairement à quel point lier ensemble femme et violence est véritablement un impensable, tant la construction genrée de la femme est incompatible avec la brutalité et l'excès. C'est ce qui explique « l'effet de loupe » qui semble démultiplier ces crimes de femmes, pourtant largement minoritaires, mais aussi l'assignation d'une sexualité déviante à ces femmes, dont même le corps, alors, dit qu'elles ne sont pas « normales ». L'ouvrage jette finalement un pavé dans la mare de l'éducation des femmes, en clouant également les lectrices, coupables d'un crime d'un tout autre type, au pilori.

Le corps féminin est, à la fin du XIXe, le point systématique d'achoppement, puisque ce sont les premiers signes de sa libération qui provoquent chaos et panique. Or il est l'objet privilégié de l'étude d'Alba del Pozo García (p. 107-124) et de ces médecins hypnotistes qui le mettent en spectacle, à la Salpêtrière ou ailleurs. La rébellion physique des malades qui n'obéissent pas aux injonctions de leurs médecins, tout comme la réappropriation de cette exposition spectaculaire sur les scènes théâtrales européennes par une artiste comme Emma Zanardelli, sont autant de moyens de déposséder les hommes de leur monopole de sujets agissants pour permettre aux femmes de n'être plus des objets d'expérience.

La guerre comme climax de la violence est le facteur commun qui réunit les quatre derniers articles du volume, par le prisme d'une réflexion sur ce que disent et font les conflits armés dans une société et dans la délimitation des rôles sexués. Sylvie Turc-Zinopoulos (p 157-172) analyse comment, en transposant au XVIe siècle et en grimant sous le masque des Germanías le conflit carliste qui déchire le pays (1872-1876), la dramaturge Rosario de Acuña rejette la loi du Talion pour appeler au pardon et à la réconciliation. Elle montre, ce faisant, ce que la guerre peut faire aux femmes puisque son héroïne (la seule femme de tout le *dramatis personae*) est victime de viol. Arme de guerre contre les civils, pour poursuivre le combat à l'arrière, il est la métaphore de la conquête du territoire, « le corps des femmes symbolisant le corps de la nation et la terre des ancêtres »⁴. Il s'agit là d'une expérience de la guerre propre aux femmes, qui, en théorie, sont rejetées aux frontières du conflit et, de ce fait, généralement épargnées par sa violence première. En effet, le front est le lieu masculin par excellence, ce qui cantonne les femmes à des rôles préétablis (cantinière – la mère nourricière ; infirmière – celle qui prodigue ses soins). Ce dernier rôle va être rempli par des intellectuelles engagées dans la Croix Rouge à la fin du XIXe siècle : Concepción Arenal le fera avec impartialité et

⁴ F. Thébaud, « Penser les guerres du XX^e siècle à partir des femmes et du genre. Quarante ans d'historiographie », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 39 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 10 février 2018. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11914> ; DOI : 10.4000/clio.11914

une défense croissante du pacifisme ; Eva Canel sera mue par un espagnolisme fervent et militant, – comme le montre María del Carmen Simón Palmer (p. 173-188). Par le rôle de correspondantes de guerre qu'elles endossent, Carmen de Burgos (en 1909) et Sofia Casanova (en 1917) vont occuper ces marges du conflit depuis une position nouvelle que la première cherchera à bousculer le plus possible, tandis que la seconde l'utilisera pour réaffirmer une égalité avec les hommes qu'il revient aux femmes de conquérir. Allison Taillot (p. 189-203) montre que Carmen de Burgos tente d'échapper au rôle genré qu'on lui a conféré (suivre les travaux de la Croix Rouge et donner des nouvelles des soldats aux familles) pour rendre compte de la violence du conflit. Pour pouvoir cesser de taire son engagement anti-belliciste, elle fait ensuite le choix littéraire de la nouvelle où, tout en assumant un certain nombre de passages obligés de l'écriture féminine telle qu'on l'entend à l'époque, elle met en scène un personnage qui bouscule l'ordre social de son époque. Manuelle Peloille, enfin (p. 205-217), souligne le rôle de Sofia Casanova dans la construction de « l'événement » révolution russe et la lecture qu'elle en livre.

À ceux qui auraient encore besoin d'être convaincus que les études sur le féminin ont beaucoup à nous apprendre, tant sur les représentations sociales que sur les modes de lutte, tant sur l'histoire politique que sur les stéréotypes et leur nécessaire déconstruction, cet ouvrage offre une éclatante démonstration.